

EL CASO INEXISTENTE

(*Relato climático*)

Une fois encore, l'analyste jeta un regard latéral sur son petit tas de cas. Au fil des ans, ils s'étaient empilés, à l'écart des bruissements de paroles, et formaient maintenant une sorte de compagnie discrète, qui évoluait lentement. Quelquefois, il en choisissait un et lui faisait prendre l'air, le temps d'une réunion entre collègues, mais dans l'ensemble ils restaient là, non dans des dossiers (il détestait cette forme d'archivage), ni dans son esprit (sa mémoire y répugnait), mais dans l'épaisseur du cabinet, l'usure du divan et du tapis, la crasse du fauteuil, la lumière de la lampe où ils aimaient à se réfugier.

Les cas – n'est-ce pas ? –, pas les patients. Eux allaient leur vie, parfois proches et émouvants comme au premier jour, d'autres fois absents pendant des mois, en dépit de leur présence réglée et des événements de parole qui survenaient, de ci de là. L'analyste se souvenait – tiens, voilà un cas ! – d'un jour déjà lointain où l'un des patients avait parlé plus que de coutume, avant de partir, relativement à quelque problème de séances et de vacances conjuguées : face à lui, qu'il écoutait sans réticence, recevait trois fois par semaine, et saluait d'un « bonjour » accueillant, il s'était alors exclamé (*in petto*) : « Oh ! Comme il a vieilli ! ». Car les patients vieillissent. Les cas, non. Ou si peu qu'on en serait jaloux. Cette concrétion de paroles, de présences diffuses, encapsulée dans un souvenir qui n'appartiendrait à personne, mène une drôle d'existence, partagée entre émotion et savoir : une intuition singulière farcie d'un sentiment de perte sans retour. Dire le cas en a d'emblée un petit quelque chose de déshonorant, et laisse deviner ce que doivent être les sentiments d'un plagiaire, ou de quiconque profite d'un savoir acquis à la dérobée. Par chance, le devoir professionnel à cet endroit blanchit la corporation : sans cas, où irions-nous ? Freud lui-même, tout le premier, etc. Mais hors la scène pour eux dressée de temps en temps, et sur laquelle ils s'avancent si souvent tout empesés et lourds, les cas prennent volontiers des allures de SDF, à mendier un peu d'attention, pour faire d'un seul coup les fiers et vous tourner le dos à la première offre d'emploi.

L'analyste songeait souvent à ses cas. Il serait plus juste de dire qu'il souffrait de les laisser ainsi en souffrance, n'arrivant à rien en faire de bon, fatigué de s'en re-raconter quelques-uns dans certains moments de désœuvrement – tout en sachant pourtant qu'il devait à leur compagnie silencieuse les meilleures décisions prises à certains moments d'écriture. Au décours d'un article, de la préparation d'un exposé, combien de fois il s'était trouvé à la croisée des chemins, sans savoir s'il valait mieux aller à droite ou à gauche, dire blanc ou dire noir. Ça peut sembler énorme, et l'on aime à croire qu'un auteur est quelqu'un qui va son chemin avec détermination : or ce pouvait être tout le contraire, et il lui était souvent arrivé de se rendre compte, après deux pages, trois pages, corrigées, révisées, peaufinées... qu'il était totalement à côté de la plaque ! Une erreur à 180° ! Et qui est-ce qui venait lui faire un petit signe, du genre « tu vas où, là ? » Un cas ! Et cela en toute modestie, cette fois, pas du tout pour se faire valoir et s'imposer. Non, juste comme ça, pure gentillesse, un peu l'inconnu qui vous rattrape par la

manche au moment où vous alliez vous élancer sur le bus qui, caché par le poteau, arrive à toute vitesse. Donc, dans l'ensemble, il leur était plutôt reconnaissant, sans savoir comment les remercier pour leur présence attentive.

Intrigué par leur mode d'existence, il était même allé jusqu'à vouloir faire tout un séminaire à leur sujet. Las ! Pas un d'entre eux n'avait daigné se déplacer pour l'écouter, et il en était resté gros jean comme devant, en dépit de ses efforts bimensuels. Quand même, il avait un peu progressé, ce faisant, à la lecture d'un ouvrage d'une fameuse analyste anglaise, laquelle venait de publier un recueil de cas *entièrement fictifs* ! Annoncés comme tels¹, ils paraissaient plus vrais que nature, et l'on se disait d'abord qu'elle n'avait pas dû inventer grand chose, juste recoller quelques fragments. Pourtant, à l'arrivée, oui, on sentait bien qu'elle avait tout manigancé elle-même. Comme une bonne romancière. Ni plus ni moins. Et donc, passé la bonne surprise d'un livre agréable à lire, il était retombé encore plus bas, car le fait que ses cas ne soient pas des fictions lui tenait fort à cœur. Très fort. Aussi sémioticien dans l'âme qu'il ait pu être dans son jeune temps, et bien persuadé alors que « la vérité a structure de fiction », il ne pouvait se résoudre à produire un seul cas bidon. C'est alors qu'une idée bizarre prit ses quartiers d'hiver chez lui.

Elle arriva toute bardée de théorie. Puisque les cas de l'Anglaise, qui se présentaient avec un référent égal à zéro, s'avéraient n'être que des paquets de significations (et à ce titre lourds d'une sorte d'excès de moralité, avec un arrière-goût de fable de La Fontaine), qu'en serait-il d'un cas tout à l'opposé : signification=0, référent=x ? Absurde, bien sûr ! Autant plier tout de suite le genou et entonner quelque chant mystique ! Ou peut-être feuilleter un petit manuel de théologie négative ? Mais ces mouvements d'ironie ne parvenaient pas à tenir l'idée à distance. Elle insistait, se faisait collante, prenait des libertés. Un jour, il la retrouva même parmi les cas, au chaud, sous la lampe. Elle avait sans plus hésiter pris des allures de cas, pour parader tout à son aise, et dévoiler enfin l'essentiel de sa stratégie.

Un cas ambitieux, pour sûr. En se présentant sans l'ombre d'une qualité, en manifestant concrètement le paradoxe que ses collègues masquaient sous leurs airs débonnaires, il devenait le *cas princeps*, alors même que n'arborant aucun trait qui eut permis de l'identifier, il ne tombait sous aucun concept, n'illustrait rien, ne venait raconter aucune histoire édifiante. Et à peine installé, il avait détrôné tous les autres. Comment lui résister, à lui qui ne disait rien, à ce cas vierge, cette rose d'aucun bouquet ? À cet insolent qui savait si bien faire montre, en toute circonstance, d'un refus obstiné de la moindre universalité ? Il en était devenu... *l'hic et nunc* en personne ! Heureusement qu'il n'était pas là tout le temps, et l'analyste pouvait encore assez souvent rêvasser, dans cet entre deux mots, entre deux idées, qu'on appelle « l'écoute ». Mais dès qu'il se passait quelque chose, pof !, il était là, ce diable de cas, avec l'arrogance naturelle de celui qui se sait au centre du tableau.

¹ Susie Orbach, *The Impossibility of Sex*, Allen Lane, The Penguin Press, London, 1999.

L'analyste finit par percer son manège. Comment s'y prenait-il, ce trublion ? De la façon la plus simple : il n'était là qu'en acte, jamais en puissance. De sorte que son absence n'entraînait aucun manque. Il n'offrait aucune prise par où l'on aurait pu se souvenir de lui, n'alimentait aucune réflexion car, à peine s'était-il éclipsé, on en oubliait comment il avait réussi à s'immiscer avec autant de force. Il ne savait que briller. C'était irritant, à la longue, mais, après tout... à chacun ses talents, non ? Lui et sa façon de débarquer toujours à l'improviste finirent néanmoins par introduire... comment dire ? peut-être une perception plus aiguë du régime de parole auquel l'analyste invitait celles et ceux qui s'adressaient à lui.

Qu'on lui racontât des histoires, et jusqu'à plus soif, il n'y avait jamais vu le moindre inconvenient. Bien plus : il ne pouvait s'empêcher d'accorder une attention toute spéciale à celles qu'on lui réservait sans fin. Plus ça se répétait, et moins ça l'ennuyait. Tout eût donc été pour le mieux dans le meilleur des mondes si, face à ces flux de paroles, ne surgissait parfois une question abyssale : quel rapport entre ces propos et la « théorie », cette kyrielle de notions, de concepts, de textes entrelacés, cette terminologie luxuriante traversée par des effets de mode, bref, tout ce qu'échange à longueur de réunions le peuple des analystes ? La réponse était presque toujours la même : de rapport, il ne semblait pas qu'il y en eût la queue d'un. Et lorsqu'il arrivait, par surprise, que tel propos d'un analysant se présentât comme l'illustration idoine de je ne sais quelle vérité bien psychanalytique, passé la brève satisfaction de celui qui, en déroute face à un tableau à prétentions non figuratives, s'écrivait joyeusement : « là, là, une pomme ! Je la reconnais, c'est une pomme », on ne pouvait que retomber dans une sorte de rage – non, non et non, ça ne formait pas un « rapport ». Voilà d'où le cas qui n'en était pas un, le cas inexistant, tirait avantage : il savait ce que tous, l'analyste compris, faisaient mine d'ignorer. Il savait que la surabondance des « rapports » de toutes sortes et de toutes natures n'écornait rien d'une absence abrupte et froide – mais aussi bien, parfois, vive et chaleureuse – de tout lien, une absence qui parvenait à ne pas se refermer sur elle-même pour se mirer, se contempler. Avec, en elle, un refus tonique de réflexivité. Un *noli me tangere* qui irait jusqu'à s'oublier lui-même. Qui ignorerait ce qu'est un « lui-même ».

Il arrive que l'homme d'expérience, fin psychologue, et soucieux d'égayer la galerie par sa sapience, laisse entendre à point nommé que cinquante ans de vie commune peuvent laisser les deux membres d'un couple dans une fabuleuse ignorance mutuelle. Et de même entend-on parfois le grand érudit en fin de carrière dire *urbi et orbi* qu'au fond, en dépit de tant de savoir accumulé sur sa petite concession, il est temps pour lui de l'avouer : il n'en connaît rien. Parce qu'ils sentent trop la provocation de salon, ou la fausse humilité, on se dépêche d'effacer d'un sourire ces propos supposés légers, ces contrevérités faciles, qui prennent des allures de mauvais sparadraps sur des plaies narcissiques mal cicatrisées. On a tort.

Ces jugements tentent de dire, par le biais de la surprise et de l'incompréhension qu'ils convoitent, ce sur quoi eux et tous leurs pareils n'arrivent pas à avoir prise : une altérité telle qu'elle ruine à l'avance les ponts qu'on voudrait lui lancer, comme elle déjoue les stratagèmes qui visent à la lier, la symboliser, l'arrimer d'une façon ou d'une autre à nos modes de penser. La perception qu'on peut en avoir s'en trouve réduite à une forme de pressentiment, un peu sur

le modèle de Freud (sup)posant la pulsion de mort : aucun accès direct à un truc pareil, mais si on n'en fait pas l'hypothèse, on ne comprend plus rien à un certain nombre de phénomènes. Qu'une altérité sans bord puisse ainsi se maintenir dans l'incessant travail de liaison d'une psychanalyse, qu'il y ait dans ce constant *tripalium* un inamovible *otium*, c'était tout cela que le cas inexistant venait indiquer, de son petit sourire narquois. Vide comme il était, il donnait sens à l'expression « libre comme l'air », mais alors seulement par antiphrase, pour mieux vous faire sentir serf d'une parole bavarde, besogneuse, poisseuse.

Les textes qui suivent veulent rendre hommage à ce cas inexistant. Ils ne disent à peu près rien de lui, l'ignorent, parlent d'autres choses, de psychanalyse. Leur façon d'être taciturnes à son endroit cherche à tisser sa consistance en respectant au plus près l'exception qu'il est, moins par nature (en eut-il jamais une ?) que par accident indéfiniment réitéré. Leur procession chronologique les place sous sa bannière, lui dont il ne sera pas fait cas au-delà de ce prologue, mais sans qui rien de ces savoirs multidirectionnels n'aurait su s'ordonner.

Italo Baldino.

EL CASO INEXISTENTE (RELATO CLIMATÉRICO) *

Una vez más, el analista esparció una mirada lateral sobre su pequeño mar de casos. Con el correr de los años se habían apilado a cierta distancia del runrún de las palabras, y conformaban una especie de compañía discreta que evolucionaba lentamente. En ocasiones, durante el tiempo de una reunión entre colegas, él seleccionaba uno y lo sacaba a tomar aire, pero en su conjunto ellos permanecían allí, no en algún dossier (detestaba esta forma de archivo), ni en su espíritu (le repugnaba su memoria), sino en la espesura de su consultorio, en el desgaste del diván y de la alfombra, en la grasa del sillón, en la luz de la lámpara donde ellos amaban refugiarse.

Los casos —¿no?—, no los pacientes. Ellos seguían con sus ritmos, a veces próximos y conmovedores como el primer día, otras veces ausentes durante meses, a pesar de su presencia regulada y los acontecimientos de palabra que ocurrían imprevistamente aquí y allá. El analista se acordaba —¡Vaya, he aquí un caso!— de ese lejano día en el que uno de sus pacientes, antes de partir, había hablado más que de costumbre sobre algún problema que hacía referencia conjuntamente a las sesiones y las vacaciones: frente a él, al que escuchaba sin reticencia, y recibía tres veces por semana, y saludaba con un “Buen día” acogedor, se había sorprendido exclamando (*in petto*): “¡Oh, cómo ha envejecido!” Porque los pacientes envejecen, los casos no. O tan poco, que bien podríamos ponernos celosos. Esta concreción de palabras, de presencias difusas, encapsuladas en un recuerdo que no le pertenecería a nadie, conlleva una peregrina existencia compartida entre la emoción y el saber: una singular intuición repleta de un sentimiento de pérdida sin retorno. Contar “el caso” trae consigo algo deshonoroso que nos permite adivinar cuales deben ser los sentimientos de un plagiarista, o de cualquiera que saque provecho de un saber adquirido a hurtadillas. Por suerte, en este lugar, el deber profesional ha salvaguardado a la corporación: Sin caso ¿a dónde iríamos a parar? Comenzando por Freud. Pero fuera de la frecuentemente pesada y almidonada escena montada sobre la cual avanzan de tiempo en tiempo, los casos se presentan gustosos como no teniendo un domicilio fijo, como si mendigaran un poco de atención, para, de golpe, darse aires, mostrarse orgullosos y darnos la espalda con la primera oferta de empleo.

El analista pensaba con frecuencia en sus casos. Sería incluso más justo decir que sufría al dejarlos suspendidos, demorados, sin lograr hacer nada con ellos, cansado de volvérselos a contar en ciertos momentos de desocupación —sabiendo no obstante que debía a su compañía silenciosa las mejores decisiones tomadas en algunos momentos de escritura. En el

decurso de un artículo, de la preparación de una exposición, cuantas veces él se había encontrado en un cruce de caminos, sin saber si era mejor coger a la derecha o a la izquierda, decir blanco o negro. Esto puede parecer una enormidad, nos gustaría creer que un autor fuera alguien que sigue su camino con determinación: sin embargo, podía ser todo lo contrario, le había ocurrido muchas veces tener que darse cuenta después de dos o tres páginas corregidas, revisadas, retocadas minuciosamente... ¡que había pasado totalmente de largo del asunto a tratar! Un error de ciento ochenta grados. Y quién creen que venía a hacerle un pequeño signo del tipo ¿para dónde vas, por ahí?: ¡Un caso! Y esta vez con toda modestia, no tenía ningún interés de beneficiarse o imponerse. No, exactamente así, por pura gentileza, como el desconocido que sujeta con fuerza la manga de tu camisa justo en el momento en el que te ibas a abalanzar sobre el bus que venía llegando a toda velocidad, sin que lograras verlo venir porque te tapaba la visión el afiche de publicidad. En términos generales, él les reconocía su función, sin saber muy bien como agradecerles por su tan atenta presencia.

Intrigado por saber a qué género pertenecían, él había llegado a hacer un seminario sobre este tema. ¡Ay! Ni uno sólo de ellos se había dignado a ir a escucharlo, y todo continuó siendo como hasta entonces, a pesar de sus esfuerzos bimensuales. Con todo, había avanzado un poco, consagrándose a la lectura de una obra de una famosa analista inglesa ¡que acababa de publicar una colección de casos *completamente ficticios!* Anunciados como tales,² le parecían naturales, casi verdaderos, y al comienzo se decía que la autora no había podido inventar gran cosa, que sólo había vuelto a pegar algunos fragmentos. No obstante, al llegar al final sí se sentía que había maquinado todo, como una buena novelista. Ni más ni menos. Entonces, pasada la buena sorpresa de un libro agradable a leer, volvió a caer un poco más bajo aún, porque el hecho de que sus casos no fueran ficciones, era extremadamente importante para él. Algo muy fuerte. A pesar de que en su juventud había sido un semiótico de alma, y aún estando absolutamente persuadido de que “la verdad tiene estructura de ficción”, no podía conformarse con producir un caso camelo. Fue en ese momento que una bizarra idea lo atrapó en sus cuarteles de invierno.

Ella llegó cargada de teoría. Porque al final se comprobó que los casos de esa analista, que se presentaban con un referente igual a cero, no eran más que paquetes de significaciones (y en ese sentido cargados de moralina, con resabios de fábula de La Fontaine). ¿Qué pasaría si se planteaba un caso totalmente a la inversa, es decir, significación igual a cero, referente “x”? ¡Absurdo, claro estaba! ¡Mejor plegar rápidamente las rodillas y entonar algún canto místico! ¿O quizá mejor hojear un pequeño manual de teología negativa? Pero estos irónicos movimientos no alcanzaban para mantener la idea a distancia. Ella insistía, se volvía pegadiza, tomaba sus libertades. Un día, la encontró entre los casos, bajo el calor de la lámpara. Ella había tomado aspecto de caso, para pavonearse con toda comodidad, y develar al fin lo esencial de su estrategia.

* Traducción Rafael Perez

² Orbach, Susie, *The impossibility of Sex*, Allen Lane, The Penguin Press, London, 1999.

Un caso ambicioso, ciertamente. Presentándose sin la sombra de una cualidad, manifestando concretamente la paradoja que sus colegas disfrazaban con sospechoso candor, devenía el caso *princeps*, a pesar de no enarbolar ningún rasgo que hubiera permitido identificarlo. No caía bajo ningún concepto, no ilustraba nada, no venía a contarnos ninguna historia edificante. Apenas instalado, había destronado a todos los otros. ¿Cómo resistírsele a este caso virgen que no decía nada, a esta rosa que no estaba en ningún ramo? ¿A éste insolente que sabía mostrar tan bien, en cualquier circunstancia, su obstinado rechazo a la más mínima universalidad? ¡Se había vuelto... el *aquí y ahora* en persona! Felizmente, no estaba allí todo el tiempo y, el analista con bastante frecuencia podía soñar despierto, con ese entre dos palabras, entre dos ideas, que se llama "la escucha". Pero, a partir de que pasaba algo, ¡puf!, allí estaba ese diablo de caso, con la natural arrogancia del que se sabe en el centro del cuadro.

El analista termina por chanelar. ¿Cuál era el tejemaneje de ese agitador? Dicho con simpleza: no estaba allí más que en acto, jamás en potencia. De modo que su ausencia no traía consigo ninguna falta. No había por donde agarrarlo, no existía ese algo a través de lo cual alguien habría podido acordarse de él, no alimentaba ninguna reflexión puesto que, en el momento en que se había eclipsado, ya se había olvidado como había logrado inmiscuirse con tanta fuerza. Él no sabía más que brillar. A la larga eso era irritante, pero, después de todo... a cada cual sus talentos ¿no? Él y su manera de desembarcar siempre de improviso finalizaron por introducir... ¿cómo decirlo? Tal vez una percepción más aguda del régimen de la palabra al cuál él invitaba a aquellas y aquellos que se le dirigían.

El analista nunca había visto el más mínimo inconveniente en que le contaran y le volvieran a contar historias, hasta la saciedad. No podía no acordar una atención muy especial a aquellas innumerables historias que le reservaban. Más eso se repetía, menos lo enojaba. Todo habría estado como a pedir de boca si, enfrente de ese flujo de palabras, no le habría surgido como desde la grasa del sillón, esta pregunta abisal que retornaba en contadas ocasiones: ¿qué relación entre esas palabras y la "teoría"? ¿Qué relación entre esta serie interminable de nociones, de conceptos, de textos entrelazados, esta lujuriente terminología cruzada con efectos de moda, en resumen, qué de todo eso que intercambia a lo largo de sus reuniones el pueblo de los analistas? La respuesta era casi siempre la misma: no parecía haber existido ni tan siquiera una relación. Y cuando, como sorpresa, ocurría que tal palabra de un analizante se presentaba como la idónea ilustración de yo no sé qué verdad muy psicoanalítica, pasada la breve satisfacción de aquél que, despistado delante de un cuadro de pretensiones no figurativas, exclamaría alegremente: "¡Aquí, aquí, una manzana! La reconozco, es una manzana" – cuando eso ocurría, no podía hacer otra cosa que caer en una especie de rabia y exclamar: –No, no y no, eso no daba forma a una "relación". Allí fue Troya, allí venía al caso, el caso que no era un caso, el caso inexistente, para sacar partido: sabía lo que todos sabían –el analista incluido en esta lista– y parecían dispuestos a ignorar. Sabía que la sobreabundancia de "relaciones" de toda clase y naturaleza no le hacía ninguna mella a esa ausencia abrupta y fría –pero también, a veces, viva y calurosa– de cualquier lazo, ausencia que lograba no cerrarse sobre ella misma para mirarse, contemplarse. Es decir, que incluía un rechazo tónico

de la reflexividad. Un *noli me tangere* que llegaría hasta olvidarse de él mismo. Que ignoraría qué es “él mismo”.

Puede suceder que el hombre de experiencia, psicólogo fino, siempre cuidadoso de entretener al público con su sapiencia, diera a entender en el momento oportuno, que cincuenta años de vida en común pueden dejar a ambos miembros de una pareja en una fabulosa ignorancia mutua. También, algunas veces, se escucha decir *urbi y orbi* al gran erudito, en el final de su carrera que, en el fondo, a pesar de todo, acerca del saber acumulado en su pequeña concesión, ya va siendo hora de confesarlo: él no conoce nada. Como esas palabras supuestas lisonjeras sienten demasiado bien la provocación de salón, la falsa humildad, uno se apresura a borrar con una sonrisa esas fáciles antífrasis, que adquieren el cariz de malos esparadrapos en heridas narcisistas mal cicatrizadas. Uno se equivoca.

Estos juicios intentan decir, por el sesgo de la sorpresa y la incompreensión que ambicionan, eso que ellos y todos sus iguales no logran asir: una alteridad que arruine por adelantado todos los puentes que se le pretendan tender, del mismo modo en que ella desbarata los estratagemas que aspiran a ligarla, simbolizarla, amarrarla de una manera u otra a nuestros modos de pensar. La percepción que se puede tener de ella, se encuentra reducida a una forma de presentimiento, un poco bajo el modelo de Freud (su)poniendo la pulsión de muerte: ningún acceso directo a semejante truco, pero si no creamos la hipótesis, no comprendemos nada de un cierto número de fenómenos. Que una alteridad sin bordes puede mantenerse en el incesante trabajo de conexión de un psicoanálisis, que haya en este constante *tripalium* un inamovible *otium*, es justamente eso lo que el caso inexistente viene a indicar con su pequeña sonrisa socarrona. Vacío como él era, daba sentido a la expresión “libre como el viento”, pero únicamente por antífrasis, para hacernos sentir siervos de ese cotilleo parlanchín, apresurado, pegajoso.

Los textos que siguen pretenden rendirle homenaje a este caso inexistente. No dicen casi nada de él, lo ignoran, hablan de otras cosas, de psicoanálisis. El modo taciturno de ser de estos escritos busca tejer su consistencia respetando, en la dirección más próxima al viento, la excepción que él constituye, no tanto por su naturaleza (¿tuvo alguna vez una?) como por accidente indefinidamente reiterado. Su procesión cronológica los alista bajo la bandera de este caso de excepción, del cual no se hará mucho caso más allá de este prólogo, salvo que sin él estos saberes multidireccionales no habrían sabido ordenarse.

Italo Báldino